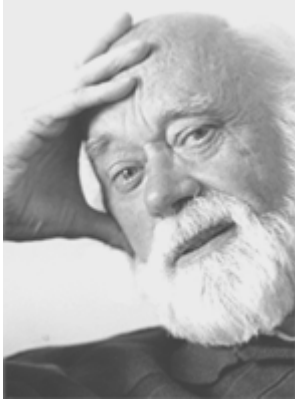


Entrevue : Gaétan Daoust

« Cultiver l'inutile parce qu'il est beau, grand et humain d'apprendre »

NDLR: Ce texte a été publié dans la revue *Cité éducative*, Vol. 8, no 3, mars - avril 1993.

Claude Garon



Les penseurs de l'éducation se spécialisent-ils dans le lancer du pavé dans la mare? Tous ceux que *Cité éducative* a rencontrés ces dernières années nourrissent en tout cas de sérieux griefs à l'égard de notre système d'éducation. M. Gaétan Daoust, professeur à la Faculté des sciences de l'éducation de l'Université de Montréal, ne fait pas exception. Exclusivement centrée sur sa fonction utilitaire et professionnelle, l'université d'aujourd'hui, affirme-t-il, est un lieu anticulturel, voire un antre de barbares.

Comme antidote, il pratique l'art de l'inutile, c'est-à-dire le plaisir de la pensée pour elle-même. Le cheminement personnel et professionnel de M. Daoust l'autorise sans doute à une critique qui passerait pour outrancière dans la bouche d'un autre. Qu'on en juge : licencié en philosophie chez les Jésuites, docteur en études médiévales de l'Université de Montréal et docteur en théologie de l'Université d'Insbruck, il a enseigné la théologie à l'Université grégorienne de Rome. Après avoir quitté les Jésuites, il a entrepris une carrière d'administrateur dans l'entreprise privée avant d'être nommé directeur d'un collège qui allait devenir le cégep Édouard-Montpetit. Une autre bifurcation de carrière l'a amené au Conseil canadien d'aménagement rural, dont il a été le directeur général, après quoi il a eu le mandat de créer la Faculté de l'éducation permanente de l'UdeM, dont il a été le premier doyen pendant deux ans. L'entrevue a été réalisée le 21 janvier dernier par Claude Garon et René Bouchard.

Cité éducative : Quand un éducateur comme vous publie dans *Le Devoir* un texte qu'il intitule *L'école des barbares*, on doit présumer qu'il n'a pas une très haute opinion de l'école d'aujourd'hui.

Gaétan Daoust : Le principal problème de l'école tient au fait qu'elle est de plus en plus inféodée aux finalités utilitaires et professionnelles de la société, à l'exclusion de tous les autres objectifs. Or, traditionnellement, l'université a bénéficié d'une sorte d'extraterritorialité qui a été le fondement de son autonomie, de ce qu'on appelle la liberté universitaire. À partir du moment où l'université devient une composante directe de l'activité économique et qu'elle entre en concurrence avec les grands laboratoires privés de recherche, il lui devient de plus en plus difficile de remplir son rôle traditionnel - à mon avis son rôle principal -, qui est la fonction critique. L'université doit être un lieu de réflexion sur ce que l'Homme veut être, sur les valeurs éthiques, religieuses, esthétiques et philosophiques qui le déterminent.

C.É. : Ce que vous dites de l'université est également vrai des autres ordres d'enseignement.

G.D. : Cela va de soi, car l'université aspire vers le haut l'ensemble du système scolaire. Qu'il s'agisse des administrateurs, des enseignants ou des étudiants, on en est venu au point où la seule raison d'aller à l'école, c'est pour obtenir un emploi plus tard. Lorsqu'il a abordé le problème du décrochage scolaire, l'ex-ministre de l'éducation, M. Pagé, a dit aux jeunes : « Allez à l'école, sinon vous n'aurez pas de job en l'an 2000! » Personne ne peut contester cette exigence; n'empêche, il me semble lamentable qu'un ministre de l'éducation ne trouve que cela à dire aux jeunes. D'ailleurs, ceux-ci perçoivent de plus en plus que, chez beaucoup d'adultes, le travail ne comporte aucun sens, qu'il constitue un abrutissement. Moi, j'ai une très haute opinion de l'éducation, je crois même qu'il s'agit de l'activité essentielle de l'être humain dans la société. Il me faut aussi préciser que « système scolaire » n'est pas synonyme d'« éducation ». Pendant des siècles, l'école n'a concerné que de deux à trois pour cent de la population; ça n'a pas empêché les autres 97 % de s'éduquer. Pour peu qu'on soit vivant et qu'il existe un souci de culture, il y a éducation.

C.É. : **L'aspect strictement utilitaire que vous déplorez dans le système scolaire, ne le constatez-vous pas également à propos de la langue, entre autres dans un texte où vous parliez de la « langue-objet de l'homme-instrument » ?**

G.D. : Ça me désole de constater que beaucoup de linguistes limitent la définition de la langue à un ensemble de normes qu'une communauté adopte à des fins de communication. Platon lui-même, qui n'aimait guère les poètes, à qui il reprochait de fabriquer des mythes, reconnaissait en Homère l'éducateur des Grecs, celui qui leur avait appris à discourir, à penser logiquement. C'est que les grands écrivains constituent des témoins privilégiés de la langue, ils sont des explorateurs de l'être humain comme on n'en retrouve nulle part ailleurs, même pas dans la sociologie ou la psychologie moderne. Je sais bien que la langue est vivante et qu'elle évolue, mais je m'étonne encore quand un étudiant m'écrit le plus sérieusement du monde - je veux dire, sans intention humoristique - que mes cours sont « songés ».

C.É. : **Toutes ces nouvelles tendances n'ont-elles pas modifié radicalement la notion même de professeur?**

G.D. : Il n'y a pas si longtemps, un bon professeur, c'était un savant et un humaniste, mais ce modèle est en voie de disparition, car l'enseignement est aujourd'hui fondé sur la recherche. Or, l'objet de la recherche est extrêmement précis et il est défini la plupart du temps dès la maîtrise. Pour obtenir son doctorat, un étudiant doit consacrer tellement de temps et d'énergie à ses travaux qu'il n'a plus la possibilité d'élargir sa culture, y compris dans sa propre discipline. Cela fait en sorte qu'on produit des économistes sans culture économique et des historiens sans culture historique. Personnellement, je ne crois guère à ce qu'on entend par chercheur, c'est-à-dire quelqu'un qui poursuit des travaux commandités ou subventionnés et qui doit publier dans des revues scientifiques qui ne comptent que deux ou trois lecteurs. Lorsqu'il m'arrive de publier, je préfère maintenant le faire dans des médias qui atteignent un autre public que celui de l'université.

C.É. : Vous enseignez à la Faculté des sciences de l'éducation depuis plusieurs années. Que pensez-vous de la formation que l'on donne aux futurs enseignants?

G.D. : Je trouve déplorable que l'on consacre tant de temps à la pédagogie et à la didactique alors qu'il serait plus profitable d'approfondir la culture littéraire et historique. On enseigne à ces jeunes comment enseigner un français qu'ils ne connaissent pas; on leur enseigne comment donner un cours sur le conte, mais ils n'ont jamais lu Maupassant ou Daudet. Cette volonté exclusive de la formation technique des maîtres équivaut en réalité à la promotion de l'inculture. L'université tient pour une certitude qu'il faille donner à ces étudiants une formation pratique qui leur permettra d'être efficace en classe. Or, cela s'acquiert par la fréquentation des maîtres. Pour être un bon enseignant, il faut deux choses : la passion du savoir et avoir quelque chose à dire. Avec cela et un peu de pédagogie, il est facile de se tirer d'affaire; sans cela, des années de pédagogie ne servent à rien. Un des malheurs dans notre système d'éducation, c'est l'ignorance des enseignants, le fait qu'ils lisent peu. Devant 200 enseignants du secondaire, j'ai déjà dit que l'éducation au Québec se porterait mieux si chaque enseignant lisait deux livres sérieux par année. Il n'y a eu aucune réaction. Après la rencontre, la bibliothécaire de l'école est venue me dire que j'avais bien raison.

C.É. : Vous êtes un des rares professeurs qui donnent aussi des cours à la Faculté de l'éducation permanente. Y a-t-il une différence entre ces étudiants et les plus jeunes?

G.D. : Ça dépend de ce qu'on compare. Entre autres, je donne un cours à des étudiants en médecine et je constate que leur formation théorique est en général plus solide que celle des adultes; en formation des maîtres, toutefois, la formation de base des jeunes est très faible. Globalement, je préfère enseigner aux adultes parce qu'ils ont une expérience de vie et qu'ils sont plus constamment intéressés à leurs études. Malheureusement, les rigueurs de l'analyse leur font défaut et on ne les forme pas à cela.

C.É. : Encore là, c'est le problème de la formation trop étroitement utilitaire que donne l'université.

G.D. : Tout à fait. Cela va d'ailleurs jusqu'au point où une université québécoise a complètement abandonné l'enseignement de la philosophie. Or, avec la théologie, c'est la philo qui a fondé l'université, car c'est elle qui permettait l'unité du savoir. On ne peut évidemment affirmer aujourd'hui que la théologie, en raison des principes de vérité inspirée qui la commandent, puisse prétendre à l'unité du savoir. N'empêche qu'il y avait là un aspect fondamental. Même si je ne suis plus croyant, il me semble que l'Homme ne peut pas vivre sans un certain sens du sacré. Notez bien que les critiques de ce genre ne sont pas nouvelles, et que certains font même remonter le déclin des universités au XIX^e siècle. Nietzsche, à son époque, avait pourfendu l'inculture de l'université. Karl Jaspers, qui a occupé la même chaire que Nietzsche à l'Université de Bâle, disait après la Deuxième Guerre mondiale que l'université était morte, et que la façade vermoulue qu'elle conservait dissimulait le fait qu'elle pratiquait le bourrage de

crâne. Quant à Habermass, il a affirmé que, dès le moment où elles ont opté pour l'utilitaire, les universités sont devenues incapables de cultiver l'esprit.

C.É. : Tenez-vous ce genre de discours devant vos étudiants?

G.D. : Oui, et je suis souvent surpris de leur avidité lorsque j'aborde les grandes questions de la philosophie et de la réflexion critique en éducation. Je dois cependant leur donner des repères historiques qu'ils n'ont pas, car, pour eux, avant la Révolution tranquille, c'est déjà très loin. Je suis obligé de leur expliquer où se trouve la Grèce et pourquoi je leur parle de ce pays plutôt que du Bazutholand. Je le fais parce qu'ils ne le savent pas, et qu'on ne peut rien comprendre à l'art, à la science et à la pensée en Occident sans remonter aux origines grecques et judaïques. Eux-mêmes sont effarés de leur ignorance. À la maîtrise et au doctorat, j'ai aussi la chance de pratiquer cet enseignement. Je leur dis que s'ils viennent à mon cours pour apprendre quelque chose d'utile dans la pratique de leur métier, ils sont mieux d'aller ailleurs, car je suis un théoricien et un promoteur de l'inutile, un promoteur de la pensée pour elle-même, un promoteur de l'idée que l'Homme est beau par l'intelligence et l'amour qu'il exerce. On n'apprend pas parce que c'est utile, mais parce qu'il est humain, beau et grand d'apprendre. Aujourd'hui, la technique commande la science, et on est en train de tuer la vie. C'est en cela que l'université est anticulturelle. Le barbare n'est pas celui qui ne possède que des moyens rudimentaires de production; le barbare, c'est celui qui tue la vie, la promotion de l'humain et les racines de la vie intellectuelle.

C.É. : Dans un autre ordre d'idées, dans quel esprit vous êtes-vous amené à la direction de l'éducation permanente, au début des années soixante-dix?

G.D. : À l'époque, ce n'était pas encore une faculté, plutôt une sorte de gros secrétariat, où tous les cours étaient créés et approuvés par d'autres. Je croyais en la nécessité d'offrir aux adultes des programmes de formation adaptés à leurs besoins et je pensais qu'il nous fallait avoir le contrôle sur ces programmes pour en assurer la flexibilité. L'image que je me faisais de l'éducation permanente était cependant assez vague. Nous avons donc créé un comité de quatre ou cinq personnes pour réfléchir à la question. En raison de la charte de l'Université, nous avons convenu que la meilleure structure consisterait à créer une faculté de l'éducation permanente, une faculté qui serait cependant bien différente des autres puisqu'elle n'aurait pas de corps professoral en propre et qu'elle serait en lien direct avec des gens de l'extérieur de l'Université. Ça nous a pris cinq ans pour créer la FEP. La direction de l'Université n'y comprenait pas grand chose, mais elle constatait que ça marchait, que les adultes affluaient et que c'était payant!

C.É. : Sans doute avez-vous tenté de transposer votre vision de l'éducation dans les programmes de la FEP.

G.D. : Il me semble que ce serait trop facile d'idéaliser cela après-coup. À l'époque, j'étais d'abord sensible à l'injustice qui était faite à toute une génération, dont la progéniture affluait aux portes de l'université, alors qu'elle-même n'avait eu cette

possibilité. Je croyais qu'il fallait donner une chance aux gens de cette génération, mais en partant d'autres intérêts et en leur décernant d'autres diplômes. J'étais donc très sensible à l'ouverture de l'université aux adultes, à leur ruée massive - alors qu'aujourd'hui je serais plus sensible à l'oubli que font les universités des exigences rigoureuses qui doivent présider à la formation universitaire. Cela dit, je faisais effectivement la promotion d'un idéal de culture générale dans les programmes de la Faculté, je pense, par exemple, au Certificat en sciences de la communication. Dans la vie concrète, toutefois, ce sont souvent les gens qui connaissent les techniques d'une discipline qui enseignent; peu à peu, les programmes prennent davantage une connotation professionnelle.

C.É. : De toutes façons, n'est-ce pas là ce que cherche d'abord la clientèle de l'éducation permanente?

G.D. : La plupart arrivent effectivement à l'université avec des ambitions de se recycler, de trouver un nouvel emploi, somme toute des ambitions professionnelles. Le problème, c'est qu'on entretient ces ambitions en ne leur parlant que de cela. Le phénomène dont je vous parlais plus tôt chez les jeunes existe aussi chez les adultes : pour peu qu'on leur parle un autre langage, leur intérêt est très vif. Il n'y a pas que des ambitions pratiques chez les adultes. Ce sont des gens qui ont une expérience de vie, qui ont connu des échecs, qui viennent de vivre un divorce, qui sont confrontés à la maladie, à la mort et à l'éducation de leurs enfants. Quand on leur offre la possibilité d'une réflexion un peu plus cohérente et un peu plus systématique, une manière plus exigeante et plus rigoureuse de poser les problèmes et de définir les valeurs, l'intérêt est très vif.